

Par ce fait, elle n'inspirait plus en elle-même la confiance suffisante pour ramener à elle les Libéraux inféodés au gouvernement de Juarez. Ceux-ci, dès lors, pouvaient répondre à nos avances : « Ce bloc enfariné ne nous dit rien qui vaille », et le général Bazaine avait beau déployer des trésors de séduction et d'habileté : le point d'appui lui manquait.

Si le général Forey et Cie avaient attendu que cette campagne de l'intérieur, matériellement décisive, eût été faite dans les conditions où elle venait de se faire, la suite de l'intervention eût été, sans doute, tout autre qu'elle ne fut. Je ne doute pas, en effet, qu'elle eût donné, le 1^{er} janvier 1864, la solution du problème telle que l'avait rêvée Napoléon III, sans l'introduction dans l'équation d'un empire provisoire qui devenait inutile : c'est le Protectorat français qui se serait établi « *ipso facto* » et du consentement presque universel des Mexicains de toutes couleurs politiques.

Nous autres, les petits satellites, qui gravitions autour des grands chefs et pouvions scruter les pensées secrètes des Mexicains, des Libéraux surtout, que nous trouvions dans les villes où nous passions, nous avons pu recueillir les preuves absolues de la justesse de l'appréciation que je viens de formuler. En conversant, nous étions tous d'accord sur le fond de nos principes et sur nos intentions. Mais on nous répondait : « Pourquoi, diable, n'êtes-vous pas les Français tout seuls, vous qui êtes aussi libéraux que nous, plus habilement même ? Pourquoi traînez-vous derrière vous les réactionnaires et leur avez-vous donné le pouvoir ? Pourquoi rétablissez-vous chez nous un régime clérical dont vous ne voudriez pas en France ? » Et nous étions en 1863 ! Que répondre à ces raisonnements pleins de justesse ? Je le répète, sans les fautes antérieures, réprouvées, du reste, par Napoléon III, nous devions, en janvier 1864, résoudre et terminer le règlement de la question mexicaine comme notre Empereur l'avait rêvé, pour le plus grand intérêt de la France et l'honneur de nos armes.

Hélas ! pendant que nous achevions la conquête du Mexi-

que, le gouvernement de la Régence, mené par les cléricaux, faisait tout pour la compromettre.

Et cependant les adhésions commençaient à se produire, émanant même des plus hautes personnalités ; mais le général comprit, qu'en raison précisément de la situation faite à l'intervention par l'intrusion cléricale dans le gouvernement, il fallait être très attentif sur la nature de ces adhésions et très circonspect dans leur acceptation, surtout quand elles émanaient de personnages politiques ayant joué un rôle important dans les révolutions passées et qui étaient généralement plus ambitieux que patriotes et désintéressés. C'est ainsi qu'informé par notre ministre des Affaires étrangères du désir exprimé par le général Santa-Anna, exilé depuis longtemps, d'être autorisé à rentrer au Mexique, le général fit la sourde oreille et répondit qu'une telle démarche ne pouvait paraître que suspecte de la part d'un ancien Président de la République autoritaire, vaniteux, intrigant, conspirateur invétéré et jouissant d'une colossale fortune qui ne lui était pas tombée du ciel. Il viendrait augmenter encore la bande des cléricaux, compromettant l'intervention et contre lesquels il paraissait qu'on devrait lutter sans cesse.

Quoi qu'il en soit, l'entrée en relations avec le premier ministre de Juarez avait une réelle importance et le général Bazaine en profita, avec beaucoup d'à-propos, pour commencer des tentatives d'attraction à l'égard des principaux personnages du gouvernement des Libéraux.

Se conformant en cela aux intentions plusieurs fois répétées par l'Empereur, de qui il venait même de recevoir une lettre où il était dit : « ... seulement j'insisterai sur ce point essentiel que je vous recommande : faites en sorte, autant qu'il dépendra de vous, de décider les généraux Doblado et Comonfort à se réunir à notre cause ; ce sera, vous le comprenez, un des meilleurs moyens d'amener une solution définitive. »

La question était réglée à l'égard de Comonfort qui venait

d'être tué; mais, quant à Doblado, elle était à résoudre. L'Empereur n'avait pourtant pas eu les mêmes idées à l'égard de ce personnage; car il avait dit, quelques mois avant, qu'il était fourbe et qu'il convenait de s'en méfier. Il est vrai que, depuis lors, et contrairement à nos prévisions, les circonstances avaient changé et qu'en présence de l'action absorbante prise par le parti ultra-clérical, il importait absolument d'amener à nous les principaux éléments du parti libéral.

A ce propos, je ferai encore remarquer que des écrivains ont reproché à l'Empereur et à Bazaine d'avoir soutenu le cléricalisme, et que l'opposition française en a fait déloyalement une arme pour attaquer le gouvernement impérial.

Quoi qu'il en fut, le général en chef avait déjà fait faire aussi discrètement que possible, des ouvertures à Doblado; mais ce rusé compère, avec assez de finesse, voulait avoir avec le général une entrevue en quelque sorte officielle. Cette prétention inacceptable, rendait impossible avec lui toute entente personnelle. C'est alors que Bazaine se mit à ses trousses en nous faisant exécuter des marches enragées, de nuit comme de jour, pour tâcher de le saisir. Du reste, il n'y avait pas lieu de regretter de n'avoir pu le conquérir, car il n'en valait pas la peine et aurait été toujours dangereux parmi nous. Cet homme, parti de très bas et arrivé très haut, sans grande valeur de bon aloi, ne pouvait inspirer aucune confiance; ayant servi tous les partis, les ayant tous trahis pour la plus grande prospérité de sa fortune personnelle.

Cependant le général Bazaine ne perdit pas son temps à Guadalajara et, pendant le séjour trop court qu'il put y faire, il régla une foule d'affaires extrêmement importantes. Il prit toutes les dispositions et donna les ordres nécessaires à ses deux lieutenants, les généraux Douay et Castagny, pour organiser puissamment l'occupation de l'immense territoire qu'il venait de conquérir et pousser plus loin encore sa conquête. Du reste, partout les populations, lasses du désordre,

se prononçaient pour le nouveau régime; mais en revanche, étant encore sous l'impression de terreur que leur inspirait le gouvernement passé, elles demandaient partout des troupes françaises; elles seules leur inspiraient confiance. Ceci montre encore avec quelle facilité elles eussent accepté un protectorat français. Méditez ça, messieurs les détracteurs de l'expédition du Mexique.

D'autre part, profitant de la proximité où il se trouvait des côtes de l'Océan Pacifique, le général en chef s'était mis en communication avec l'amiral commandant la division navale du Pacifique, qui était virtuellement maîtresse des principaux ports mexicains, notamment de San-Blas, situé près de l'embouchure du *Rio Grande de Lerma* et où aboutissait la principale voie de communication entre Mexico, Guadalajara et l'océan. Le général avait même l'intention de pousser une pointe jusqu'à la mer pour y régler, avec l'amiral, des questions du plus haut intérêt et parfois délicates. Mais les événements qui se passaient dans la capitale allaient l'empêcher de donner suite à ce projet. Il put néanmoins établir les bases de deux expéditions destinées à étendre notre occupation jusqu'aux confins occidentaux du Mexique en occupant, non seulement avec les navires de notre flotte, mais encore avec des détachements de troupes qu'elle transporterait, les principaux ports d'Acapulco vers le Sud, San-Blas, Mazatlan et Guaymas en Sonora, dans le Nord. Ces mesures procureraient au moins au gouvernement la disposition du produit des douanes de ces ports.

Une personnalité, dont j'ai déjà parlé pour l'avoir cultivée à Mexico, se retrouva à Guadalajara, non fortuitement assurément, et s'entretint beaucoup avec le général auquel elle fournit des indications précieuses sur toutes les affaires s'appliquant au littoral. C'était maître Salar, le vieux marin français, doublé d'un flibustier influent et audacieux. Il avait été décidé qu'on occuperait tout d'abord Acapulco qui, par terre, n'était guère qu'à 60 lieues de Mexico, avec lequel la reliait une route jadis très fréquentée; car ce port avait été

le pendant de Vera-Cruz. C'est là que, sous la domination espagnole, aboutissait le Gallion de Manille qui faisait le service des Philippines en Espagne, passant par le Mexique où il importait tous les produits spéciaux de la Chine et du Japon. La présence d'une garnison française dans ce port faciliterait les relations directes entre Mexico et le Pacifique et devait rendre, à nouveau, florissant le rendement des douanes d'Acapulco. En conséquence, il fut décidé qu'un bataillon de tirailleurs algériens descendrait de Guadalajara à San-Blas où il établirait quelques compagnies avec les compagnies de débarquement que la flotte avait déjà mises à terre, et que le reste du bataillon serait porté à Acapulco par mer, à bord de nos bâtiments. Le général avait choisi les turcos comme étant plus aptes que nos hommes à supporter le climat du Guerrero, qui est encore bien plus Terre Chaude que Vera-Cruz. Il aurait, du reste, été organiser lui-même cette expédition à San-Blas, s'il avait pu descendre jusqu'à ce port. J'avais rêvé un moment d'obtenir d'être envoyé avec elle et ensuite de remonter d'Acapulco à Mexico par la première colonne qui rétablirait la communication directe par terre. En outre du désir de naviguer sur le Pacifique, bien qu'il ne le soit pas autant que son nom le ferait croire, je voulais voir ces magnifiques contrées des Terres Chaudes où habitent les Pintos, ces Indiens à la lèpre chronique et originelle, et admirer une flore et une faune incomparables. J'étais encore sollicité par une manie héréditaire, la passion des vieux bibelots chers aux antiquaires. Je savais, en effet, par Salar, qu'Acapulco était un foyer où dormaient depuis l'année de l'indépendance du Mexique, des quantités considérables d'objets de Chine et du Japon, des Indes même, qu'y déposaient les Gallions d'Espagne pour, de là, être transportés à Vera-Cruz, où on les rembarquait pour l'Espagne. Quand la révolution éclata, les communications terrestres furent abandonnées, supprimées, et ces richesses restèrent au port; elles y étaient encore à peu près ignorées ou méconnues. Je comptais leur consacrer toutes mes écono-

mies. Hélas ! ce beau rêve s'évanouit; je le regrettai amèrement, surtout plus tard quand je vis les merveilles que rapportèrent des officiers qui avaient eu la chance de faire l'expédition.

Cependant, si tout marchait à souhait dans le domaine que nous venions de conquérir, il n'en était pas de même à Mexico d'où arrivaient, à chaque instant, des courriers exprès portant au général les nouvelles les plus graves. Il n'y avait pas encore deux mois que nous avions quitté la capitale et déjà le désordre gouvernemental était à son comble !

A peine le général en chef était-il parti de Mexico, où il avait obligé la Régence à revenir sur les mesures prises à l'égard des biens du clergé et à rentrer dans une voie plus libérale et conforme aux instructions de l'Empereur, que l'archevêque Labastida, qu'on avait eu la sottise de mettre dans le triumvirat, entamait une campagne cléricale absolument révolutionnaire. Il avait fait réapparaître une légion de prêtres, de moines, de capucins, qui avaient pour mission, très peu évangélique du reste, de monter l'esprit du peuple contre les deux autres membres du triumvirat et les chefs de l'intervention française.

En outre, l'archevêque s'était fait nommer directeur de la justice et des cultes et, à ce titre, avait déclaré ne pas reconnaître le décret de sécularisation des biens du clergé et considérer comme nulles et non avenues toutes les ventes faites. Il annonçait enfin que tous les biens, vendus ou non, allaient faire retour au clergé, ce qui jetait dans les esprits un trouble profond. Mais le plus grave, c'est qu'il joignait les actes aux déclarations et décidait la cour suprême de justice à refuser de confirmer les décrets relatifs aux biens du clergé et de juger toutes affaires concernant leur vente. Par deux fois, le gouvernement avait dû intervenir, mais il se heurtait à une force d'inertie invincible. D'autre part, le haut clergé conspirait ouvertement dans des conciliabules qu'il tenait à l'archevêché même. Aussi, dès que le général

Bazaine fut loin de Mexico, l'archevêque, ne craignant plus ses menaces, commença une opposition formidable contre ses deux collègues du gouvernement. Alors les deux généraux, Almonte et Salas, se fâchèrent enfin, et signifièrent au trop fougueux prélat qu'ils l'excluaient de la Régence. Frappé par ce coup droit, mais non décontenancé, le primat du Mexique appela à lui deux archevêques et cinq évêques, et ces huit princes de l'Eglise, réunis en synode, adressèrent à Almonte et Salas un *factum* de protestation qui est un monument d'outrecuidance extraordinaire, je devrais dire grotesque, si je n'étais retenu par la déférence que nous devons conserver pour les mitres bien portées.

Ce document contenait entr'autres insanités les passages suivants : « Attendu que personne, ni gouvernement quelconque, ne tient autorité pour s'emparer des biens de l'Eglise et que, pour la même raison, les décrets, avis et circulaires expédiés par ordre de Vos Excellences, comportant un but attentatoire et tyrannique contre la propriété sacrée, sont sujets à la censure de l'Eglise et spécialement à l'excommunication majeure..... En conséquence, sont compris dans cette peine canonique non seulement les auteurs et exécuteurs des décrets et circulaires précités, mais encore tous ceux qui, par un moyen quelconque, ont coopéré à leur accomplissement..... Les auteurs, exécuteurs, coopérateurs du dépouillement de l'Eglise ou de ses propriétés, maisons, rentes, possessions, actions, droits ou simples objets contenus dans ceux-ci, sont obligés à la restitution et ne pourront être absous (de l'excommunication) pas même à l'article de la mort.... » Quelle folle audace !

Voilà un octette de prélats qui excommunie les gens par milliers, voire même « *in articulo mortis* », sans souci pour le repentir possible ! Certes, l'Inquisition n'eût pas fait si bien et surtout si bête, à moins qu'elle n'ait eu l'intention de se mettre au front les palmes du martyr ! Donc, nous aussi, les Français, étions maudits. Mais cette audacieux archevêque ne se borna pas à entrer en conflit avec le gou-

vernement ; il s'en prit aussi au général Neigre, le gouverneur de Mexico, et il osa lever sa crosse sur l'armée française.

En effet, en application de son excommunication touchant toutes les personnes qui soutenaient le gouvernement sacrilège, l'archevêque fit savoir que la messe militaire qui se disait tous les dimanches, en grande pompe, à la cathédrale pour l'armée française, n'aurait plus lieu désormais et que les portes de la cathédrale resteraient fermées. Cette décision était communiquée un samedi soir. Aussitôt, le général Neigre envoya son aide de camp auprès de l'archevêque pour lui signifier très respectueusement et avec les formes protocolaires les plus appropriées à son caractère épiscopal que si, le lendemain, à 8 heures du matin, les portes de la cathédrale n'étaient pas ouvertes, il les ouvrirait à coups de canon.

Le dimanche matin, à 7 heures et demie, une section d'artillerie arrivait sur la place d'Armes et mettait en batterie contre le portail de l'église, prête à ouvrir le feu. Quelques instants après, les grandes portes étaient largement ouvertes et, à l'heure habituelle, dans la grande nef, prenaient position les troupes et le drapeau commandés pour le service d'honneur ; puis le général Neigre, en grande tenue, accompagné de tous les officiers mexicains, occupait sa place accoutumée pour entendre la messe. Une foule considérable emplissait l'église. Ainsi se termina cet incident qui, grâce à l'énergie du général Neigre, ne fut qu'humiliant pour l'archevêque.

En tout cas, dans la circonstance, Sa Grandeur eut la chance que deux cents lieues la séparassent du général Bazaine ; car elle eût été impuissante à attacher Mgr Labastida aux rivages du Mexique où elle aurait été respectueusement déposée avec lui sur un paquebot partant pour l'Europe, afin de refaire, encore une fois, la traversée houleuse de l'exil.

Lorsque le général en chef apprit ces stupéfiantes nouvelles, c'était un dimanche matin précisément. Il fut pris d'un accès de colère comme je ne lui en avais jamais vu.

Il ne se calma qu'en entrant, fièrement, suivi par tous les officiers, dans la cathédrale de Guadalajara où, malgré l'excommunication qui venait de nous toucher, nous allions entendre la messe. En la circonstance, il eut l'heureuse idée de faire tirer une salve d'artillerie à l'élévation pendant que nos clairons sonnaient aux champs et que le drapeau du 3^e zouaves inclinait devant l'autel ses plis glorieusement déchirés et la croix d'honneur qui brillait sous son aigle.

Le courrier extraordinaire qui venait d'arriver portait également une dépêche des généraux Almonte et Salas, qui priaient avec instance le général en chef de rentrer d'urgence à Mexico; car ils se déclaraient impuissants à maîtriser les mitres féroces coalisées autour de l'archevêque. Dans ces conditions si graves, le général se décida, avec regret, à renoncer à poursuivre plus loin son expédition, pourtant si utile et si fructueuse, et donna l'ordre du départ pour le lendemain. Mais auparavant, pour apaiser son courroux et satisfaire son ressentiment contre l'archevêque, il répondit à l'excommunication prononcée contre nous en destituant l'archevêque, réservant pour son retour de débarasser matériellement le pays de ce personnage dangereux. Puis, le courrier emportant la notification de cette grave mesure étant parti, le général Bazaine reprit sa bonne humeur habituelle et donna ses dernières instructions au colonel Garnier, confia au général Douay le commandement supérieur de toute la région nouvellement occupée et, le 5 janvier 1864, il reprenait la route de Mexico, toujours accompagné de sa fidèle brigade aux ordres du général du Barail, la garde prétorienne de Bazaine comme on l'appelait déjà.

Nous prîmes d'abord la route qui est, géographiquement, la plus directe, pensant qu'elle serait la plus courte; mais, si la quantité des kilomètres à parcourir était diminuée, on constata bientôt que la qualité du chemin ayant diminué d'autant, elle aussi, nous n'y gagnons rien que des peines occasionnées par les difficultés du terrain. En effet, le flanc gauche de la vallée du *Lerma* que nous suivions étant très

resserré par une chaîne de la Cordillère bordant les bassins côtiers du Pacifique, haute et épaisse, il nous fallait mame-lonner sur le lourd massif de ses assises inférieures, ce qui rendait notre marche difficile surtout pour les pesantes voitures du convoi qui étaient souvent obligées de doubler les attelages, c'est-à-dire de mettre 22 mules sur chaque chariot. Pour comble de mésaventure, après quelques jours de marche, nous nous trouvâmes en présence du *Lerma* qu'il fallait franchir sans moyens naturels ou existants. Au point où nous étions, le fleuve sort du grand lac de Chapala qu'il traverse en partie en longeant une de ses rives. A ce moment, les eaux étaient hautes et nous n'avions pas d'équipage de pont suffisant. Nous ne disposions que de quelques grandes nacelles et d'un certain nombre de chevalets faisant partie du matériel de notre batterie d'artillerie. Il fallut camper sur le bord du fleuve pendant que le génie et l'artillerie, combinant leurs ressources, organiseraient un moyen de passage. Cette situation d'attente était fort désagréable. Tandis que nous étions campés, se trouvait, devant nous, de l'autre côté de l'eau, la petite ville d'Ocotlan qui nous aurait procuré un excellent cantonnement. Et nous restâmes en panne pendant les trois jours nécessaires pour construire les chevalets et les fascines qui, avec les nacelles, composèrent une route, un peu mouillée du reste, dans le lit de la rivière.

En tout cas, ces trois journées ne furent pas perdues pour tout le monde, surtout pour les chasseurs de la colonne qui s'en donnèrent à cœur joie. Heureusement qu'on s'était amplement approvisionné de munitions à Guadalajara, car ce fut une fusillade comme en un jour de bataille. Le lac Chapala était, en effet, tout à côté de nous et sa surface, ses rives et les terrains qui les bordaient étaient habités par une population ailée qui, en cette saison d'hiver, était innombrable. J'eus la bonne fortune d'apporter au tableau une pièce rare et magnifique, un des plus beaux des échassiers, la grande Aigrette. Je recueillis et conservai précieusement ses plumes caractéristiques longues et effilées comme des

fil de la vierge, et, longtemps plus tard, je pus arborer sur ma coiffure de colonel une aigrette de commandement conquise entièrement par moi-même.

Le lac Chapala est une merveille de la nature. Pour l'artiste, c'est une immense image étincelante du ciel qui le domine sur 25 lieues de longueur et 7 de largeur, aux bords dentelés par l'encadrement rocheux d'un terrain boursoufflé, déchiré par les forces volcaniques que dominent fièrement les grands pics de Colima, signalant au loin dans l'Océan, de leurs 4.000 mètres d'altitude, la terre du Mexique. Ils sont deux jumeaux accolés par la taille, et les contours de leurs cônes pointus accusent à eux deux le repos et l'activité de la vie volcanique; car l'un porte à son sommet un manteau de neige éternelle, l'autre lance vers le ciel un panache de sombre fumée.

Sur le lac, le philosophe trouve aussi son régal. De sa surface azurée surgit au loin la silhouette d'un îlot aux teintes blanches, dont les arêtes rectilignes révèlent l'œuvre de la main humaine; ce fut un Presidio d'origine espagnole, jadis l'asile forcé des grands criminels. Mais depuis l'ère des révolutions, sa clientèle habituelle l'avait délaissé et pourvoyait au recrutement des guerillas. Les épaisses murailles de cette demeure du châtiment étaient réservées dès lors aux martyrs de la politique.

Nous fîmes une longue étape sur la rive de ce lac enchanteur, pour le quitter à la Barca et parcourir encore une fois un immense domaine du « Bouro de oro », Senior de Valarde, un vrai marquis de Carabas mexicain, et camper dans un de ses herbages qu'arrosait le *Lerma*. On se serait cru dans les Pampas, car nous étions enfouis dans une herbe par trop plantureuse, qui faillit causer notre perte. A peine étions-nous établis au bivouac que soudain le feu prit au milieu du camp, par quelque imprudence sans doute, et se développa avec une telle rapidité que nous fûmes menacés de voir les flammes gagner le parc d'artillerie.

Tous les hommes se précipitèrent en avant des flammes

pour couper, fouler les herbes et circonscrire l'incendie. En même temps 500 zouaves s'attelaient aux caissons et aux pièces et les traînaient au loin pendant que les artilleurs emmenaient les chevaux. Enfin, on se rendit maître de la situation, mais nous eûmes un cruel moment d'angoisse, malgré les scènes drôlatiques que produisaient les lièvres fuyant de tous côtés ainsi que d'énormes serpents qui, en détalant, se jetaient dans les jambes des hommes. Enfin, comme ces animaux, nous en fûmes quittes pour la peur. Néanmoins, le général se décida à s'éloigner de ces bords du *Lerma*, trop riches en végétation, et à changer de route pour prendre celle qu'avait suivie le général Douay et éviter de repasser encore par les montagnes qui séparent Taluca de Mexico. Franchissant de nouveau le *Lerma*, il se dirigea sur Salamanca, puis Selaya et Queretaro, où nous arrivions le 31 janvier.

En route, le général avait reçu des nouvelles toujours très importantes de Mexico, où les événements les plus graves se succédaient rapidement et dans des conditions inquiétantes.

En effet, dès le 2 janvier, la cour suprême de justice, inspirée, entraînée par les cléricaux, faisait cause commune avec les évêques et se mettait en rébellion contre le gouvernement. Elle lui adressait une protestation violente contre les décrets et mesures relatives aux biens du clergé. Almonte et Salas y répondirent par une proclamation énergique annonçant la révocation de tous les magistrats composant cette cour suprême et les remplaçant dans leurs charges. Cet acte de vigueur intimida pour un instant l'archevêque, d'autant que le régent lui avait, en outre, interdit de se présenter aux réunions du Conseil de Régence. Mais comme on n'avait pris contre lui aucune mesure coercitive, ni contre son conseil d'évêques, il se renhardit et eut bientôt l'audace d'imprimer clandestinement une proclamation au peuple mexicain, qui fut déposée, pendant la nuit, dans les principales habitations de Mexico. Cette proclamation était un appel vibrant à la révolution contre le gouvernement, contre l'intervention,

contre l'armée française. Elle était de nature à amener les événements les plus graves.

Des exemplaires de cet appel aux armes furent remis au général Neigre, qui y répondit avec son énergie accoutumée et, se plaçant nettement en face de l'archevêque Labastida, il lui écrivit dans un langage plein de fermeté, de correction et d'une logique inexorable, invitant catégoriquement le prélat rebelle à cesser les agissements occultes ou autres. Du reste, ce document avait été très habilement et très finement rédigé par le commandant d'état-major Boyer, chef du cabinet politique, que le général avait laissé à Mexico. Il est remarquable, quant au fond, par le tact subtil avec lequel on signale les agissements coupables de gens qui, en réalité, se résument dans l'archevêque lui-même, et à qui on fait remarquer qu'ils méconnaissent les intérêts de la religion elle-même. On adjure le prélat Labastida de faire cesser ces menées occultes qui nécessiteraient des mesures de répression dont il serait la première victime. Dans la forme, la lettre était pleine de déférence pour l'archevêque, manifestait un respect profond pour la religion et le plus grand esprit de modération et de conciliation. Cependant, sous ces gants de velours, se révélait la main de fer. Mais l'archevêque, en sectaire passionné, intransigeant et déloyal, répondit par un long factum impudent, maladroit et insolent, tissu grossier et venimeux d'arguties, de sophismes et de mensonges.

En présence de cet audacieux défi, le général Neigre se sentit désarmé, n'étant plus assez fort pour riposter comme il convenait. D'autre part, le gouvernement d'Almonte n'osait pas sévir. Il fallut se résigner à attendre le retour du général en chef.

C'est seulement peu de temps avant d'arriver à Queretaro que le général reçut ces nouvelles, par un courrier qui l'avait suivi et mis plusieurs jours à l'atteindre. Il ne pouvait accélérer encore sa marche déjà trop rapide; mais il ne fit pas à Queretaro le séjour dont tout le monde avait besoin et en repartit le lendemain, 1^{er} février. C'est à peine si nous

eûmes le temps de parcourir la ville qui allait devenir bientôt tristement célèbre, et de voir, sans raison pour regarder, ce mamelon qui la domine et devait être, trois ans plus tard, le calvaire sanglant d'un Empereur.

Quarante-huit lieues séparent Queretaro de Mexico. Nous les parcourûmes en quatre jours, sur une route poudreuse et mouvante qui rendait la marche très pénible. Il est vrai que le général fit porter par les voitures vides du convoi les sacs des hommes à pied. Ces vieux zouaves du 3^e régiment furent admirables, ils poussaient la cavalerie, marchaient alertes, gais et chantant. Pourtant ils venaient de faire plus de 400 lieues en deux mois et demi !

Le 4 février après-midi, nous rentrions à Mexico. Nous passâmes dans le faubourg de San-Cosme, devant l'historique « Arbol de la noche triste », dont l'antique légende impressionna nos esprits, car rapprochée du présent elle parut être un sinistre augure, non pas pour nous, qui rentrions dans la vieille cité des Aztèques, mais par une prescience mystérieuse de l'avenir qui, hélas ! ne nous trompa pas. C'est encore devant cet arbre vétuste, déchiqueté, démembré par les ans, à l'aspect sinistre, que passa Maximilien marchant vers Queretaro, dont nous venions de frôler le lugubre mamelon.

La campagne de l'intérieur était matériellement terminée pour le général en chef en personne ; mais elle allait se parachever sous sa direction par les troupes dispersées sur tout le territoire conquis et dont les limites devaient être reculées jusqu'aux extrêmes frontières.